

Les Amis de la Pologne

BULLETIN BI-MENSUEL

Rédacteur en Chef : Rosa BAILLY

Secrétaire de la Rédaction : Henri de MONTFORT

Administrateur : Jeanne LEMONIER

Abonnements :
5 francs par an

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
7, Rue de Poitiers — PARIS -VII^e

Téléphone : Fleurus 23-71

Abonnements :
5 francs par an



ZYGMUNT ADJUKIEWICZ — DANS LES CARPATHES



CASCADE DANS LE STRAŽYSKA-TAL

SOMMAIRE

Les Carpathes. — D^r BUGIEL.

Mariette et les Gnomes. — M. KONOPNICKA.

Impressions de Mazurie. — Maurice TOUSSAINT.

Un vœu de jeunes filles. — FREDRO.

Notre action. — Une démarche du Groupe parlementaire. — Comité du Haut-Rhin. — Notre pétition. —

Devoir de vacances. — Avis à nos lecteurs.

En Pologne. — Le 14 juillet à Cracovie.

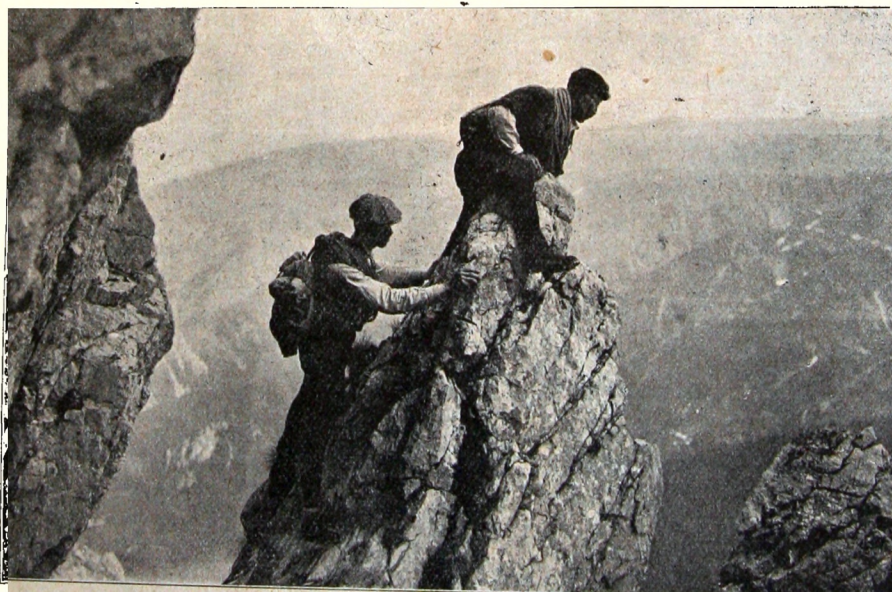
LES CARPATHES



La région polonaise où les sites se gravent d'une façon indélébile dans la mémoire du voyageur est la chaîne des Carpathes. Les aspects y varient selon qu'il s'agit de la partie orientale ou occidentale.

pendant plusieurs jours, j'ai vécu un rêve des plus exquis.

J'ai été au large d'un océan de verdure sur lequel le soleil estival posait des plaques d'or plus ou



EXCURSION DANS LES HAUTES-CARPATHES

Depuis une trentaine d'années existe un chemin de fer qui, partant de Lemberg, vous conduit dans une jolie ville de province, Stryj, et là, engagé en pleine montagne, et longeant l'axe des Carpathes, vous emmène à travers une zone d'une beauté rare.

J'ai fait ce voyage jusqu'à la frontière occidentale de la Galicie, il y a quelque vingt ans de cela, et

moins puissantes, selon l'heure de la journée. Comme essence y régnait le sapin. Droits, tels des mâts de navire, les admirables arbres jaillissaient vers le ciel en formant un manteau impénétrable aux montagnes qui s'élevaient tantôt en pics isolés, tantôt en chaînes interminables. Quelquefois les arbres s'écartaient pour faire place aux tapis des

pâturages, mais c'était assez rare. Quelquefois un couvent ou une église proflaient leur silhouette. Toutefois les habitations humaines étaient peu nombreuses. Les villes et les villages disparaissaient dans la verdure, comme un oiseau dans la haie. Seulement les rivières empruntaient fréquemment les bords de la route ou même la route tout entière. Ce sont du reste plutôt des torrents que des rivières qui se jettent dans le Dniester d'abord, puis dans le San ou la Vistule. Et on aurait dit qu'elles en voulaient aux rails qui troublaient leur solitude, car souvent elles endommageaient les remblais et rongeaient les talus.

Ce voyage ne peut être comparé qu'à un autre à travers la Norvège. En effet ce n'est que dans le pays d'Ibsen et de Knut Hamsun, grand chantre des ermitages silvestres, qu'on peut trouver une chaîne de montagnes d'une longueur pareille, couverte sans interruption de forêts

Certaines parties des Vosges y font songer, mais leur étendue et leur hauteur sont bien moins considérables.

La ville de Stryj n'est qu'un point de départ. Vers l'est, les Carpathes se dirigent du côté de la Roumanie en gardant le même caractère. Au contraire vers l'ouest, après le col de Dukla, le roc se fait de plus en plus abondant. Bientôt surgit le massif du Tatra. L'aspect des montagnes s'y rapproche de celui des Alpes suisses et tyroliennes. Les cascades, les lacs (dont le plus célèbre porte le nom d'Oeil de la mer (Morskie-Oko), les cimes nues font leur entrée triomphale dans le paysage. Aussi des centres très importants d'alpinisme commencent-ils à se former dans ces contrées. Le plus renommé et le plus beau est Zakopane.

(Dr BUGIEL, *La Pologne et les Polonais.*)



VUE DE LA REINE-ALM SUR LA SWINICA (2.306 mètres) ;
LA CHAÎNE-NOIRE ET LES GRANITS

MARIETTE ET LES GNOMES

par Marie KONOPNICKA (Suite)

RESUMÉ DES PRÉCÉDENTS CHAPITRES

Le gnome Terre-à-Terre a rencontré l'orpheline Mariette au moment où Grassot le renard venait de lui égorger ses oies. Le bon gnome guide la pauvrete vers la demeure de la toute-puissante reine Tatra (la reine des montagnes). Et les plaines, les forêts et les monts de la patrie polonaise que traversent la gardeuse d'otes et le lutin, la grande poétesse Marya Konopnicka les célèbre en des accents dont la largeur et la beauté rappellent ceux de la Symphonie Pastorale. Nos clichés illustrent cette randonnée de Mariette et de Terre-à-Terre.

Cependant, les gnomes et leur roi Brillot s'installent pour l'été dans le voisinage de la chaumière où vit avec ses deux garçonnets, Albert et Jacquot, le paysan Gratton que la misère a démoralisé.

Un méchant homme ne serait pas entré dans une semblable chaumière ; un voyageur aurait passé outre.

Les gnomes, tout en maugréant contre cette pauvreté, s'accoutumèrent vite à leur nouvelle demeure. Ce bon et joyeux petit peuple aime par-dessus tout la liberté, et c'est à contre-cœur qu'il reste là où il n'en a pas. Ici, justement, dans ce coin plein de fleurs et de verdure, personne pour les importuner, personne pour les espionner, personne pour les effaroucher. Ils s'y habituent comme à leur Grotte de Cristal familière et ils la nommèrent entre eux : la Vallée des Rossignols.

A dire vrai, ce fut dur, de prime abord, car ils passèrent les premiers jours en grand travail et à jeun. Il fallut trouver tout de suite une demeure pour le Roi : tant à cause de son âge que de sa dignité, il n'eût pu dormir sous les feuilles de bardane, comme ses courtisans. Les gnomes s'en tourmentèrent beaucoup, et ils hochaient la tête, en arpentant la vallée de long en large.

Pour mieux la voir, Pierrot grimpa sur un saule épais, et il s'aperçut que le tronc de ce saule était pourri. Il lui vint alors en tête qu'avec un peu d'aménagement, on pourrait en faire un appartement royal. Les gnomes s'empressèrent, les uns de nettoyer le tronc, les autres d'y apporter tout ce qu'il fallait pour la commodité et l'embellissement de la demeure. Et le soir même, le Roi Brillot avait une magnifique salle, qui était non seulement belle, mais moelleuse et paisible.

Des mousses vertes et brunes en tapissaient tout l'intérieur. Aux murs étaient suspendues des courtines faites de toile d'araignée, semblables à du verre filé, qui avaient les reflets de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. A l'entrée pendait un damas tissé avec de la folle avoine argentée. Les fleurs et les herbes emplissaient la salle d'un parfum délicieux.

Le vieux Roi ôta sa couronne pour soulager un peu sa tête lasse, et l'accrocha à un nœud de bois, puis il mit le sceptre dans un coin. Bientôt, du gros diamant enchassé dans le sceptre, sortit un éclat si éblouissant que le soleil paraissait briller dans ce tronc pourri.

Alors, le vieux Roi, qui avait la vue fatiguée pour avoir regardé les choses de ce monde, ordonna de recouvrir ce diamant d'une feuille d'aulne, à travers laquelle la lumière filtra en une pâle clarté qui ressemblait au clair de lune. Le vieux Roi se reposait agréablement, sous ces doux rayons verdâtres, en songeant aux longues années de sa vie, pendant lesquelles il avait fait du bien aux hommes et amassé les trésors de la terre, pour qu'ils ne puissent passer au service du mal, dans les mains des méchants.

Pendant ce temps, la suite fidèle du Roi campait entre les racines noueuses du saule, prête à tout instant à répondre à l'appel du maître. Les lutins s'étaient arrangés une demeure si commode qu'ils pouvaient s'abriter pendant la pluie, jouir de l'ombre à midi et regarder le soir les pures étoiles, comme font les gnomes bien volontiers d'habitude.

Le plus ennuyeux, c'était la nourriture. Elle fut si mauvaise, un jour ou deux, que Rondouillard, incapable de supporter le moindre jeûne, fondait en larmes. Mais elle s'améliora contre le reste, avec le temps.

Les gnomes explorèrent la contrée : tout abandonnée et déserte qu'elle fût, elle offrait tout de même des ressources qui n'étaient pas à dédaigner. Les petits champignons de printemps, les mousserons, poussaient entre les aulnes ; les fraises commençaient à mûrir ; les fruits des ronces rougissaient, et, dans le vieux verger abandonné, la sève transparente dégouttait par ci par là des cerisiers. Il y avait d'assez bon grain dans les folles avoines en train de mûrir, et l'anis d'eau fournissait aussi beaucoup de graines. Les jeunes feuilles de trèfle faisaient une salade parfaite, et beaucoup de racines, bien nettoyées, pouvaient très bien servir d'asperges. La nourriture des gnomes était succulente et abondante, et chacun d'eux allait à une lieue de là chercher quelque chose de bon pour le Roi.

Pierrot, en particulier, était infatigable. Il trouvait un œuf d'oiseau, ou bien attrapait un petit moineau de la couvée éclosé dans l'aulne voisin, ou encore, il retirait quelques gouttes de miel d'un nid de guêpe au moyen d'une tige creuse. Et tout cela était pour le vieux Roi.

Mais, comme le ménage prenait de l'importance, il fallut songer à se procurer un bon fourneau. Les gnomes faisaient bien le feu sur une pierre, mais la rosée et la pluie l'éteignaient souvent. Sans avoir besoin de réfléchir longtemps, Pierrot s'empara d'une grande coquille vide de colimaçon, dont le propriétaire avait déménagé on ne sait pourquoi. Il établit là-dessus une cheminée de glaise et de sable, et ferma l'entrée avec une petite porte. On aurait difficilement trouvé pareille cuisine dans le monde entier.

Et, bien entendu, à cause de la fumée qui sortait de la cheminée, il ne fut pas difficile de trouver des amis.

Une famille de grenouilles demeurait depuis longtemps sous une feuille de bardane, près du ruisseau ; elle comptait parmi ses membres Moitié-de-Seigneur.

C'était un monsieur présomptueux, orgueilleux et avide d'honneurs.

Je suis chagrine de ne pouvoir rien dire de bon de ce Moitié-de-Seigneur. Mais, quand je pense à lui, il faut bien que je le voie tel qu'il était réellement : orgueilleux et gonflé comme une vessie. Il n'y avait pas d'autre grenouille, au bord du ruisseau, pour savoir enfler la gorge et la porter haut comme ce Moitié-de-Seigneur, en coassant sur lui-même.

Il ne faisait rien d'autre, pendant des journées entières, que se mettre au soleil. Et qu'on voulût ou non l'écouter, il racontait à quelle famille il appartenait, quelle voix extraordinaire il avait, quelle intelligence et quel talent musical il possédait.

Répugnant vaniteux ! On l'entendait parfois de l'autre village.

Ce Moitié-de-Seigneur s'était introduit chez les gnomes. Il leur conta sur lui-même monts et merveilles ; il les flattait et il flairait l'endroit où l'on apprêtait le rôti. Parfois, il apportait son violon, pour en jouer au vieux Roi pendant le dîner et l'égayer avec sa musique.

Les fêtes se succédaient et les gnomes avaient souvent la compagnie de cette grenouille, qui se gonflait comme si elle n'avait pas été une Moitié-de-Seigneur, mais un Seigneur tout entier.

La fumée sortait à toute heure du fourneau inventé par Pierrot avec tant d'ingéniosité. Il y avait de quoi manger et boire, et les appétissantes odeurs de la cuisine se répandaient si loin que le chat brun qui dormait devant la cheminée, dans la chaumière du pauvre Grattoin, se hérissait et reniflait en dormant, tandis qu'Albert et Jacquot se demandaient, en se serrant l'un contre l'autre :

— Qu'est-ce que c'est donc qui sent si bon ?

Chez la Reine Tatra

Trois jours et trois nuits, Mariette chemina vers la demeure de la reine Tatra.

Le premier jour, les champs et les prés l'accompagnèrent à travers un pays qui s'ouvrait largement aux yeux et au cœur. Il était tout couvert de blé et d'herbes et parfumé de fleurs. Tout le jour, on percevait le frisson des épis, le murmure des herbes et le chuchotement des fleurs.

— Orpheline... Orpheline... Orpheline...

Et les blés s'ouvraient pour son passage, comme si les grandes ailes du vent les avaient divisés. Mariette, en jupon bleu, s'en allait au travers de cette forêt argentée comme un bleuets parmi les épis. Elle marchait ses bras étendus, en d'sant l'un bas :

— Conduis-moi, champ, conduis-moi à la Reine Tatra !

Et il la conduisait.

Les sillons humides s'allongeaient devant elle, en lui jetant les perles du matin, et les mottes s'étendaient devant elle, brodées de fleurs odorantes. Devant elle, couraient les frais sentiers pleins de myosotis, et dans l'air on entendait l'alouette battre de ses ailes grises et chanter :

« Par ici ! par ici ! orpheline !... »

Les poiriers sauvages s'inclinaient vers la petite voyageuse, en lui demandant si elle voulait de leur ombre. Les talus l'arrêtaient pour un instant de repos sous un buisson de ronces en fleurs. Les croix noires qui se dressent au carrefour entre trois boulevards lui tendaient les bras, et tout ce qui jouait et chantait dans les

champs : oiseaux, mouches, grillons, abeilles, tous chantaient et jouaient le même air :

Va, pauvre être, vers l'aurore,
Et que Dieu soit avec toi !

Sur toute l'étendue de ce pays, des villages paisibles reposaient entre les champs et les prairies, blancs ou noirs, avec leurs chaumières basses. Sur toute l'étendue de ce pays, le bétail mugissait, les chevaux hennissaient dans les frais pâturages ; la toison des brebis faisait des taches blanches sur les collines ; les appels et les sons de flûte s'envolaient au loin, sonores. Et sur toutes choses, l'azur... l'azur... l'azur !

Derrière Mariette trottaient Terre-à-Terre, éclatant dans son capuchon rouge, entre les champs et les prés verts, comme un petit pavot écarlate. Il tenait la tête haute, parce qu'il croyait guider l'orpheline. Mais il n'en était pas ainsi :

Qui la conduisait ? C'étaient les sentiers,
Les jaunes soucis, l'azur des bleuets !
C'était l'alouette et le taon,
C'étaient les épis frémissants,
Et l'herbe aux perles de rosée,
Et c'était l'aurore dorée
Qui la guidait de la colline,
L'orpheline !

Mais, le second jour, Mariette pénétra dans un monde froid et sombre, dans le monde des crépuscules verts et du profond silence, le monde des forêts. Des chênes chevelus l'entouraient, tout nouveaux, avec des rameaux largement étendus, sur lesquels bruissaient des feuilles magnifiquement vertes. Des sapins l'entouraient de leurs troncs d'où coulait la résine, dorée comme l'ambre. Entre les sapins noirs blanchissaient les bouleaux aux petites feuilles frémissantes ; des merles sifflaient sur les charmes songeurs, et des aubiers nains se dressaient, avides d'eau, dans les fossés.

Mariette l'orpheline allait, allait, comme dans une vaste église aux milliers de colonnes, aux tapis de mousse. Et tout là-haut, le soleil jetait à profusion ses rayons d'or

Mariette l'orpheline marchait, effrayée par le profond silence, et elle disait de temps en temps en son âme :

— Conduis-moi, conduis-moi, forêt, à la Reine Tatra !

Alors, les chênes touffus et les sapins noirs, les bouleaux, les charmes et les aubiers frémissaient, et au faite des arbres passait un murmure. Des branches les plus basses, revêtues de jeunes feuilles, sortait un doux sursurement ; distinctement, on percevait :

— Par ici ! par ici ! Viens par ici, orpheline !

Les profondeurs de la forêt s'ouvraient devant Mariette et les rayons du soleil tombaient sur le sentier couvert de mousse, devant ses pieds nus, comme si quelqu'un semait des étoiles dorées pour la guider dans le crépuscule

Mariette marchait et haussait sa voix frêle pour chanter de tout son cœur une simple et tendre chanson, apprise sans étude, et qu'accompagnaient le murmure des bouleaux et le fréuissement des antiques chênes :

O forêt ! ô forêt sombre !
Quelle voix passe en ton ombre ?
Tes arbres sont frémissants,
Et ton silence est un chant !



Et quand elle marchait en chantant, au loin résonnaient les coups de hache du bûcheron, ou le chant du coucou, le sifflement d'un écureuil ou les coups de bec d'un pivert sur quelque tronç.

Lorsque Mariette, absorbée dans son chant, allait sortir du sentier, les ronces lui barraient le chemin et la tiraient par son jupon ; un hibou ululait, caché dans un trou ; un lézard vert passait par le sentier, ou bien un noisetier abaissait ses branches flexibles sur sa tête blonde et sussurait :

— Par ici !... Par ici !... Par ici !...

Terre-à-Terre trotta derrière Mariette, éclatant, avec son capuchon rouge, comme un des petits champignons écarlates de la forêt. Il allait, la tête haute, car il croyait conduire Mariette. Mais il n'en était rien :

Qui la conduisait ? Les aubiers,
La mousse verte sous ses pieds,
Les profondeurs et les sentiers,
Et les tristes gémissements
Des sombres sapins sous le vent.
Car vers toi, la forêt s'incline,
Orpheline !

Le troisième jour, Mariette entra dans le monde des ruisseaux et des monts, tout bleu de brume et de lointains sommets, tout argenté d'eau, et plus sauvages que les deux premiers.

A perte de vue s'étendaient des murs de rochers : ils se dressaient vers le ciel en se pressant les uns contre les autres, déchirant de leur front les nuages.

A perte de vue, des sources vives retentissent ; des torrents se précipitent sur les rochers et s'enfuient avec fracas ; ils écumant et jouent, et le soleil d'or et le ciel d'azur s'y reflètent. Des nuages s'y reflètent aussi, poussés par le vent qui souffle sur cet azur et éteint cet or. Un monde sauvage et terrifiant. On a peur de pénétrer entre ces rochers. Le chemin, ici, c'est un ruisseau qui babille sur les cailloux. Ici, la voix, c'est le fracas des roches qui roulent au fond des précipices. Les chants, ici, c'est le cri des aigles qui planent dans l'air, sur leurs ailes lourdes et sombres. Partout où l'on jette les yeux, partout où l'on regarde : la pierre et l'eau. Tel est ce monde.

Mariette va. Son visage a pâli ; ses yeux se sont voilés, son cœur tremble dans sa poitrine. Elle va, tendant les bras, et dit tout bas :

— Conduisez-moi, montagnes, à la Reine Tatra !

Et voilà que les rochers s'entr'ouvrent et laissent voir des vallons calmes et clairs, aux sentiers herbeux ; des sources fraîches chuchotent de leurs filets bleus et argentés ; les aigles crient, suspendus dans l'air, et toutes ces voix semblent distinctement dire :

— Va, va ! va tout droit, orpheline !

Et Mariette marchait, en écoutant le tumulte des eaux, le fracas des rochers, le murmure des ruisseaux et le frémissement des plumes d'aigle. Elle allait, contemplant les grandes architectures des montagnes, et sur leurs hauts sommets qui atteignaient le ciel, leurs clartés et leurs ombres et leur omnipotence. Ils étaient si puissants que la chanson de l'orpheline se tut, comme se tait l'oiseau, lorsque le crépuscule tombe sur lui ; elle allait, le cœur troublé, en murmurant doucement :

— O terre ! terre ! terre !

Derrière Mariette trotta Terre-à-Terre, éclatant avec son capuchon rouge, entre les rochers, et portant la tête haute, car il croyait conduire l'orpheline. Mais il n'en était rien :

Qui la conduisait ? C'étaient les sommets !
Ce monde des monts vers le ciel dressé.
Vers ces châteaux, vers ces palais,
Des vols d'aigles la conduisaient.
C'étaient les sources ruisselantes,
C'était la neige sur les pentes...

Le vent tumultueux te guide
Orpheline !

..

Le château de la Reine Tatra s'élevait sur une haute montagne. Une montagne si haute, que les nuages se couchaient à ses pieds comme un troupeau de moutons blancs ; son sommet doré par le soleil rayonnait contre l'azur.

Deux forêts de sapins conduisaient à l'entrée du château ; deux rochers, deux géants de pierre se tenaient en sentinelle devant la porte. Deux tapis de prèles veloutaient les escaliers qui menaient aux salons de la Reine. Dans l'antichambre, deux ruisseaux, nuit et jour, versaient leur argent dans des coupes de malachite merveilleusement ciselées. Deux aigles volaient au-dessus des tours du château. Deux tempêtes hurlaient au seuil comme deux dogues ; deux étoiles étincelaient dans les crevasses des tours, l'étoile du matin et l'étoile du soir. La frayeur et le ravissement s'emparèrent de l'âme de Mariette lorsqu'elle se trouva devant le château.

Elle leva la tête et dit doucement :

— Jésus ! où suis-je arrivée ?

Soudain passa dans l'air un fracas pareil à celui de cent tonnerres et le cœur de la forêt de sapins retentit. Elle se mit à jouer ce chant puissant sur ses harpes noires :

— Elle est terrible et grande, la reine Tatra ! Bien au-dessus de la terre s'élève sa tête. Une couronne de glace est à son front, un voile de neige pend de son cou. Son vêtement est de brume mauve ; dans ses yeux mornes, pleins de vengeances, passent des éclairs. Sa voix, c'est le fracas des torrents et le tonnerre de la tempête. Sa colère allume la foudre et brise les forêts. Sa couche est faite de nuages noirs et ne donne le sommeil à personne. Ses pieds écrasent les fleurs et les herbes. Son cœur est de pierre : jamais ni pour rien il ne saurait s'attendrir. Elle est terrible et grande, la Reine Tatra !

Mariette tremblait, en écoutant ce chœur. Mais elle se tut et les échos retentirent dans les précipices comme une tempête, roulant toujours plus bas et menaçant les vallées tranquilles. A peine s'étaient-ils tus qu'un autre chœur se mit à chanter en s'accompagnant de luths d'argent

Il chantait :

— Elle est bonne et pitoyable, la Reine Tatra ! Elle tisse le brouillard fin et elle couvre la nudité des montagnes. Elle fait des couronnes de sapins et les leur pose sur le front. Elle transforme les neiges inertes en ruisseaux clairs ; elle alimente les champs et les plaines avec l'eau des sources, pour qu'ils produisent le pain. Elle donne asile aux aigles gris et elle berce dans de

hauts nids leurs aiglons encore sans plumes. Dans ses retraites, elle cache les chamois agiles et les préserve des coups du chasseur. Elle regarde les vallées de ses doux yeux et les protège contre la chaleur avec sa plus fraîche haleine. Elle file les mousses veloutées et recouvre de leurs draperies les mystérieux précipices. Elle nourrit les pauvres gens qui n'ont point de champs et point de blé ; elle apprend aux enfants des chaumines montagnardes à regarder l'azur où se trouve son château... Elle est bonne et pitoyable, la Reine Tatra!

Le chœur se tut, et les échos de son chant tombèrent dans le val, toujours plus doux, comme un murmure des eaux, comme un frémissement des forêts.

Mariette écoutait. Son âme se reprenait à la vie, et ses yeux s'emplissaient de larmes reconnaissantes.

Puisque cette Reine est si bonne, peut-être n'abandonnera-t-elle pas l'orpheline...

Elle avance, et, tout à coup, elle entend un des aigles lui dire d'une voix humaine :

— Va sans crainte, orpheline !

Mariette lève les yeux vers l'aigle et dit :

— Comment puis-je aller par un chemin si escarpé et si rocailleux ?

— N'aie pas peur, je te lancerai une plume de mon aile pour que tu sois plus légère.

La plume d'aigle palpita dans l'air et tomba aux pieds de Mariette. L'orpheline la ramassa, la serra contre sa poitrine, et voilà qu'elle marche, légère et rapide : elle ne sent pas les pierres, elle touche à peine la terre ; c'est comme si elle s'envolait.

Elle dépassa le sentier escarpé et s'arrêta devant la porte du château.

— Comment entrer, dit-elle. Il y a là de la neige et de la glace.

Elle lève les yeux, et les rayons de soleil lui parlent d'une voix humaine :

— N'aie pas peur ! Nous allons réchauffer ces neiges et ces glaces !

Mariette va ; elle ne sent pas la terre. Il lui semble marcher, non sur la neige, mais sur les fleurs blanches qui tombent des pommiers au mois de mai. Elle parvient ainsi à l'antichambre.

— Comment aller plus loin ? Je me mouillerais les pieds dans le ruisseau !

Elle lève les yeux, elle écoute : le brouillard, soudain, dit d'une voix humaine :

— N'aie pas peur ! Marche avec courage ! Je te ferai un pont d'argent au-dessus du torrent !

Le brouillard se pose en couche épaisse au-dessus du torrent, pour que Mariette puisse le traverser comme sur une planche d'argent.

Et Mariette se trouve à l'entrée de l'appartement royal.

Le cœur de l'orpheline se remplit de crainte ; déjà, elle s'élançait pour s'enfuir, ne pouvant supporter la grande clarté qui sortait des salles, lorsque Terre-à-Terre arriva tout essoufflé. Il n'avait pu rejoindre plus tôt l'orpheline. Voyant l'incertitude de Mariette, il ouvrit rapidement la porte et l'entraîna.

La fillette se récria, éblouie par l'éclat et la richesse de la salle, pleine de l'azur et de la verdure de mai, au milieu de laquelle trônait la Reine Tatra.

Mariette baissa les yeux, n'osant regarder le clair visage de la Reine. Elle restait sur le seuil, sans pou-

voir dire un mot. Elle restait là, apeurée, dans sa pauvreté d'orpheline.

Mais la reine Tatra lui fit signe de sa main blanche et lui dit :

— Qui es-tu, mon enfant ?

Mariette ouvrit la bouche, s'efforça de parler, mais ne put : sa voix s'étranglait dans sa gorge, tant elle était émerveillée.

Terre-à-Terre, tenant sa pipe derrière son dos, salua la Reine comme un courtisan et dit :

— C'est la bergère du village de la Faim, Mariette l'orpheline.

Et de nouveau, il se confondit en révérences.

La Reine sourit gracieusement, à la vue du gnome. Puis, tournant vers Mariette son visage charmant, elle demanda :

— Que désires-tu, orpheline ?

Mariette ne se contint plus, et elle s'exclama, en étendant ses bras maigres :

— Je veux mes oies, bonne Reine. Mes oies en vie ! mes sept oies que le renard m'a étranglées ! Que le jars cacarde à l'aube, et que les oies lui répondent en mangeant l'herbe ! Qu'elles se promènent encore dans notre pré !...

Ici, elle fondit en larmes et couvrit ses yeux de ses mains, laissant couler entre ses doigts de grosses gouttes pressées.

Le silence se fit dans la salle, où l'on n'entendit plus que les sanglots pitoyables de l'orpheline.

Enfin, la Reine Tatra fit un signe bienveillant et dit avec lenteur :

— Beaucoup sont venus avec bien des prières. Ils me demandaient de l'or et de l'argent, et le changement de leur sort. Mais pas un qui voulut s'en retourner, tel qu'il était venu, ainsi que cette enfant. Eh bien ! qu'il en soit comme tu le désires !

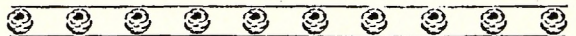
La Reine Tatra se leva de son trône et emmena Mariette à la fenêtre.

L'orpheline regarde et bat des mains :

Du château de la Reine, on voit le village de la Faim, comme si on y était. Les bergers passent par le chemin ; ils font claquer leurs longs fouets et conduisent les troupeaux d'oies au pâturage. A la lisière du bois, dans la prairie, sept oies arrachent l'herbe ; le jars cacarde, la grise lui répond. Rougeaud, le chien fidèle, est assis près d'eux. Il regarde vers la forêt et se plaint doucement : il attend sa maîtresse.

— Jésus !... Jésus !... s'exclame Mariette, sans pouvoir trouver d'autre mot, dans la grande joie qui lui gonfle le cœur. Mes oies sont en vie ! Mes oies sont en vie !

(A suivre.)



Mme Wilka, Ziemia Leczycka p. Ozorkow, Wroblew, Pologne, demande une gouvernante française.

Mlle Roussigné, 5, rue de la Visitation, Rennes, dési-
rerait un poste d'institutrice en Pologne.

Mlle Darska, 41, rue du Montparnasse (14^e). Leçons
de piano et accompagnement.



Impressions de Mazurie

En cette époque de plébiscites, il nous a paru intéressant d'offrir à nos lecteurs le tableau des provinces contestées. M. Maurice TOUSSAINT, le spécialiste bien connu des questions polonaises, a pu le peindre d'autant mieux qu'il a été en captivité successivement en Mazurie et en Haute-Silésie. Pourquoi la Mazurie s'est prononcée pour l'Allemagne, c'est ce que M. Toussaint va nous faire comprendre.

Si j'évoque mes souvenirs de prisonnier de guerre, c'est uniquement parce que j'ai passé presque toute ma captivité dans les Marches slaves de l'Allemagne, c'est-à-dire en territoire polonais.

Prisonnier dans le secteur de Verdun, le 5 avril 1916, interné le 11 au camp de Giesen, j'ai été dirigé sur la Prusse Orientale à la fin du même mois, et j'y suis resté jusqu'au 3 décembre de la même année. Mon séjour en Mazurie m'a révélé une âme polonaise que je ne soupçonnais pas avant la grande guerre, partageant à ce point de vue l'ignorance de la plupart de mes compatriotes.

Venant de Berlin, et après avoir dépassé la forteresse de Küstrin et le port de Landsberg sur l'Oder, le chemin de fer traverse Zechow, Zantow, Konitz, Czersk et Preussisch Stargard. Dès que l'on a quitté le bassin de l'Oder pour arriver dans celui de la Vistule, le paysage qui se transforme indique un changement profond du pays. Après Preussisch-Stargard, le train franchit les deux bras de la Vistule sur les ponts aussi inélegants que formidables de Dirschau et de Marienburg. Les jupes rouges des femmes et leurs écharpes bariolées émaillent gaiement le territoire polonais qui commence, et à l'allemand guttural et rude fait place la douce et harmonieuse langue des Slaves. L'aspect général change : aux interminables kilomètres de voie ferrée traversant des déserts de sable plantés de sapins alignés, à l'impression monotone que laisse sur les esprits la Poméranie prussienne, succède une campagne aux cultures plus variées, aux sites plus pittoresques, aux vallées plus verdoyantes. Quelques kilomètres séparent le port d'Elbing de Preussisch-Holland, qui fut huit mois durant notre camp d'attache (Stammlager), sans aucun intérêt du reste.

Au bout de trois mois de l'existence sédentaire, déprimante et démoralisante du camp, je fus acheminé avec un convoi d'étudiants prisonniers dans la région des lacs mazures. Le dominum (domaine agricole), dont je dépendais, se trouvait situé entre Osterode et Gilgenburg, non loin de Grünwald et d'Augustowo, dont les noms sont aujourd'hui mêlés à la rumeur des grands drames historiques. J'avais, de plus en plus, l'impression de me trouver, non plus en Allemagne, mais dans une colonie prussienne, sur une terre de colonisation germanique. Toute la journée, j'entendais des paysans parler polonais et des propriétaires leur donner des ordres en allemand, d'un ton sec, et qui n'appelle pas de réplique.

La différence des conditions sociales, le ton autoritaire des uns, l'attitude soumise des autres, me révélaient un régime tyrannique et scandaleux dans une province où l'élément prussien faisait peser lourdement et brutalement le poids de son autorité séculaire et où l'élément polonais était traité en esclave et en paria. Le domaine où j'étais attaché, était la propriété d'une famille prussienne, dont une partie habitait Königsberg (le gendre y tenait garnison avant la guerre). Cette vaste exploitation agricole était mise en valeur par la population du village, exception faite de deux ou trois familles, petits propriétaires, cabaretiers ou marchands de détail, par des prisonniers de guerre français et russes et par des prisonniers civils polonais, que l'occupation militaire allemande avait exilés de leur patrie. Civils ou soldats, Français, Polonais ou Russes, étaient traités avec le même mépris de la part de ces « hobereaux », qui exigeaient d'eux le maximum de rendement en leur offrant le minimum de nourriture. Les salaires eux-mêmes étaient réduits à leur plus simple expression.

Il est à peine croyable qu'au ^{xx}e siècle des provinces de l'Allemagne soient encore soumises à l'ignoble régime de la féodalité. Autoritaires et brutaux en matière de gouvernement, les Allemands le sont aussi dans les exploitations rurales, forestières ou industrielles. La Mazurie est un pays foncièrement et uniquement agricole, mais les grands propriétaires indigènes ayant été dépossédés depuis de longues années, les familles de « seigneurs » prussiens se sont jetées comme des vautours sur les domaines pour les mettre en exploitation. La population entière d'un village travaille sans haleine toute l'année pour le compte d'un ou de deux propriétaires, sous la constante surveillance d'intendants (inspektoren), armés de cravaches et de cannes. Payés moitié en nature, moitié en argent, ces malheureux paysans de Mazurie vivent depuis de longues générations dans un état de misère, dont on se ferait difficilement idée en France. Vivant dans un pays de plaines, couvert par endroits d'épaisses forêts, marécageux dans la partie méridionale, cette race campagnarde a conservé la langue polonaise comme idiome populaire, mais demeure inconsciente de sa véritable nationalité, parce que les « hobereaux » et les ministres du culte évangélique ont, surtout depuis 1870, associé leurs efforts en vue d'une intense germanisation. Brimés et tyrannisés par les pangermanistes, les paysans mazures avaient l'année dernière l'occasion de s'affranchir du régime odieux qui pesait sur eux et de connaître enfin toutes les garanties qu'assurent les régimes démocratiques. Ils ont refusé de saisir cette occasion. On se rappelle, en effet, que le plébiscite du 11 juillet 1920 en Warmie et en Mazurie a donné à l'Allemagne une écrasante majorité. Cette victoire s'explique aussi bien par l'apathie de la commission italo-britannique d'Allenstein-Marienwerder, que par l'influence des grands propriétaires prussiens sur la population autochtone, dépourvue de biens et courbée toute l'année sur la glèbe. Mais la défaite électorale polonaise n'arrêtera pas le progrès de l'idée slave dans cette population encore inconsciente de l'idée de liberté. Ce sentiment latent, que je trouvais dans cette partie de la Prusse Orientale, qu'on pourrait appeler « la Pologne en enfance », se manifestait déjà en Haute-Silésie pendant la guerre.

Mes souvenirs sur « la Pologne triomphante » feront l'objet de mon prochain article.

MAURICE TOUSSAINT.

UN VŒU DE JEUNES FILLES

Par FREDRO

COMÉDIE EN CINQ ACTES

RÉSUMÉ DES SCÈNES PRÉCÉDENTES

L'action se passe à la campagne, chez Mme Dobrovska. Sa fille, Angélique, et Mlle Clara ont fait serment de haïr les hommes et de ne jamais se marier. Aussi, Albin, épris de Clara, ne cesse-t-il de se lamenter. Quant à l'étourdi Gustave, il écoute sans en tenir compte les bons conseils que lui prodigue son oncle Radoste, désireux de lui voir épouser Angélique.

RADOSTE (ému). — Mon cher Gustave... (après une pause). Mais je crains beaucoup que tu ne m'adresses des compliments et puis que tu ne continues comme par le passé.

GUSTAVE. — Non, à présent, je suis sincèrement amoureux, je vais rivaliser avec Albin lui-même.

RADOSTE (l'arrêtant). — Attends donc. Tu t'attireras un nouvel embarras; on ne prendra ton changement subit que pour une moquerie.

GUSTAVE. — Non, je ne soupirerai qu'une seule fois par demi-heure. Quant aux regards, j'en userai, je sais comment. On ne m'en blâmera pas. Je connais la vraie manière... (Plus bas et prenant le bras de Radoste.) C'est celle que mon oncle a employée vis-à-vis de Madame...

RADOSTE (lui faisant signe de se taire). — Allons donc, tu es toujours fou.

GUSTAVE. — Mais ce qui est pire, ce qui m'afflige un peu, c'est que la demoiselle a l'air de ne faire aucune attention à moi.

RADOSTE. — Ah! mon cher Gustave, c'est une femme, et non pas une maîtresse que tu cherches? Voudrais-tu qu'on te poursuivit d'œillades tellement prolongées qu'elles eussent l'air d'un défi; qu'on t'adressât un soupir qui signifierait clairement: Je suis prête à t'épouser?...

GUSTAVE. — Non, je veux, quoique censé étourdi...

RADOSTE. — Censé?...

GUSTAVE. — Je veux avoir une femme vertueuse.

RADOSTE. — Qui est-ce qui en doute?

GUSTAVE. — Et si je ne sentais pas le mérite d'Angélique... (Radoste enchanté, lui tend les bras), certainement, vous ne me verriez plus ici.

RADOSTE (l'embrassant). — Quel bon génie vient de parler par ta bouche?

GUSTAVE. — Eh bien! n'est-ce pas, je sais être raisonnable, en cas de besoin?

RADOSTE. — Dieu veuille que cela dure, seulement...

GUSTAVE. — Je vais courir, chanter...

RADOSTE (l'arrêtant). Mais ce n'est pas cela...

GUSTAVE (l'interrompant et l'embrassant). — Tu seras surpris de mon changement aujourd'hui.

(Il fait involontairement tomber la tabatière de Radoste, renverse une chaise et sort.)

RADOSTE (en courant après lui). — Mais attends, aie pitié... ah! mon Dieu! Gustave!

ACTE II

SCÈNE I

Mme DOBROYSKA. — RADOSTE.

Mme DOBROYSKA. — Oui, Monsieur Radoste, je partage vos peines, mais votre Gustave ne me plaît pas du tout, car ce qui m'est le plus difficile à pardonner à la jeunesse, c'est cet amour-propre qui l'aveugle au point de lui faire refuser aux autres ce qui leur est dû.

RADOSTE. — Gustave n'a pas ce défaut.

Mme DOBROYSKA. — Il n'a que des qualités et aucun défaut n'est-ce pas?

RADOSTE. — Ah! il en a! il en a, certainement.

Mme DOBROYSKA. — Quels sont-ils?

RADOSTE. — L'étourderie, une gaieté déplacée, une certaine folie en un mot.

Mme DOBROYSKA. — Je ne vois pas en lui un étourdi...

RADOSTE. — Ah! Madame, ne parlons plus de ce qui lui manque; je ne veux pas le contester. Mais Gustave a un cœur excellent, une tête bien organisée; la folie disparaîtra, les qualités resteront et deviendront une garantie de bonheur pour sa femme et ses enfants.

Mme DOBROYSKA. — Vous ne voyez jamais en lui que le bon côté!

RADOSTE. — Je l'aime comme un fils... (d'un ton triste) mais, je le vois, je suis le seul.

Mme DOBROYSKA. — Il n'y a pas en cela de ma faute.

RADOSTE. — Angélique aussi lui fait mauvaise mine.

Mme DOBROYSKA. — Certés, elle a ses raisons.

RADOSTE. — Pauvre Gustave, tout le monde crie haro sur lui!

Mme DOBROYSKA. — Ce sommeil, était-ce une étourderie? Non, c'était un manque d'égards impardonnable!

RADOSTE. — Ah! est-ce que je ne l'ai pas réveillé?

Mme DOBROYSKA. — Comment, après cela, juger la manière dont il est arrivé chez nous! Tout à coup, comme un vrai fou! Que faisait-il? Vous étiez présent?

RADOSTE. — Ah! ne lui ai-je pas fait assez de signes?

Mme DOBROYSKA. — J'aime la gaieté dans la jeunesse, lorsqu'elle est franche; on l'accueille avec indulgence, même quand elle dépasse certaines bornes. Mais une gaieté jouée n'a droit à aucune faveur, et ce n'est que celle-là qui a occasionné aujourd'hui les folies de Gustave.

RADOSTE. — Les folies! oui, il était fou, il n'y a pas à dire. Mais quelquefois c'est la timidité, le manque d'assurance qui nous jettent dans ces folies-là. Il est tremblant, indécis; en un instant le voilà qui part comme un cheval rétif qui tout à coup prend le mors aux dents et ne connaît plus ni haies ni fossés! Très souvent, c'est le cas de Gustave.

Mme DOBROYSKA (dissimulant une envie de rire). — Comment, c'est par timidité?

RADOSTE. — Je vous le garantis, Madame.

Mme DOBROYSKA. — Oh! c'est excellent! (*Elle rit*). Voyez ce pauvre petit Gustave qui ne sait même pas compter jusqu'à trois! (*Elle rit*.)

RADOSTE (*embarrassé*). — Mais il est aussi hardi... j'avoue... sérieusement, je ne sais plus que faire...

Mme DOBROYSKA. — Il faudrait le mener d'une autre manière. Entre nous soit dit, le cher Gustave fait de son oncle tout ce qu'il veut.

RADOSTE. — Oh! oh! il n'y a pas de jour qu'il ne soit forcé d'entendre quelques réprimandes bien conditionnées.

Mme DOBROYSKA. — On le sait. Mais vous grognez, et il ne vous écoute pas.

RADOSTE. — Si vous saviez comme il me remercie pour mes avis! Mais voulez-vous que je vous parle franchement! Eh bien! c'est vous, Madame, qui gênez vos demoiselles.

Mme DOBROYSKA. — Vraiment!

RADOSTE. — Oui.

Mme DOBROYSKA. — Mais voyons donc...

RADOSTE. — Oui, j'y ai songé, et il en est ainsi.

Mme DOBROYSKA. — Elles tremblent devant moi.

RADOSTE (*avec ironie*). — Certainement.

Mme DOBROYSKA. — Si vous les aviez vues aujourd'hui encore tout en larmes...

RADOSTE. — Eh bien, quoique je sois un zéro, et Gustave un grand coupable, du moins il ne me cache rien.

Mme DOBROYSKA. — Que veulent dire toutes ces réticences? S'agit-il d'Angélique ou bien de Clara?

RADOSTE. — Hum! Hum!

Mme DOBROYSKA. — Allons dites...

RADOSTE. — Certains vœux...

Mme DOBROYSKA. — Ah! c'est un enfantillage que je devine, mais que je fais semblant d'ignorer. Vous savez qu'elles ont longtemps toutes deux habité la maison de la mère de Clara. Eh bien! le spectacle d'un ménage peu heureux, la lecture de quelques livres et les discours singuliers de mon beau-frère ont fait germer dans leurs jeunes têtes cette haine pour les hommes dont elles aiment tant à se vanter. Mais ce sont des idées qui changeront d'elles-mêmes et qui n'ont jamais pénétré dans leurs âmes.

RADOSTE. — Je ne dis pas que cela ne change rien, mais c'est tout de même fâcheux pour Gustave.

Mme DOBROYSKA. — Au reste, j'aime mieux voir chez elles trop peu que trop de sentiment.

RADOSTE (*baisant affectueusement la main de Mme Dobroyska*). — Ah! Madame, vous n'êtes pas de cet avis!

Mme DOBROYSKA. — C'est bien toujours l'ancien Radoste!

RADOSTE. — Oui, je m'en fais gloire.

Mme DOBROYSKA. — Allez donc caresser notre cher petit Gustave.

(*Elle sort.*)

RADOSTE. — Oh! je vais le caresser comme il le mérite!

SCENE II

RADOSTE

RADOSTE (*seul*). — Qu'est-ce que je vais donc faire avec ce diable de garçon? Si je pouvais le faire lier comme un mouton et le traîner ainsi devant l'autel! Eh bien, je suis persuadé que j'assurerais son bonheur et celui d'Angélique! Mais avoir affaire à un étourdi ou essayer de saisir une anguille, c'est la même chose;

tantôt vous les tenez, tantôt ils vous échappent, et ce qui ne vous manque jamais, c'est le désappointement et la fatigue.

SCENE III

RADOSTE. — GUSTAVE.

GUSTAVE. — Eh bien! mon cher oncle, n'est-il pas vrai que me voilà bien corrigé?

RADOSTE. — Oui; si je ne le voyais de mes yeux, je ne pourrais jamais le croire.

GUSTAVE. — Seulement, cette petite Angélique me donne encore un peu de fil à retordre.

RADOSTE. — Quel ton de familiarité tu prends-là! On s'imaginerait qu'il s'agit déjà d'un couple d'amoureux.

GUSTAVE. — Elle me boude.

RADOSTE. — Comment, cette petite Angélique ose...

GUSTAVE. — Mais plus nos plaisirs sont rares, plus ils acquièrent de valeur. Qu'elle me parle peu, mais il faudra qu'elle m'aime sans mesure; car je le sens, elle s'empare de plus en plus de mon cœur.

RADOSTE (*avec colère*). — Oui, mais tu t'empares de moins en moins du sien.

GUSTAVE. — De moins en moins?

RADOSTE. — Oui, oui!

GUSTAVE. — C'est une plaisanterie.

RADOSTE (*ironiquement*). — Oui, certainement, une plaisanterie.

GUSTAVE. — Ce serait très fâcheux.

RADOSTE (*avec colère*). — Ce n'est que très juste.

GUSTAVE. — Pour quelle raison?

RADOSTE. — Que tu l'as bien mérité.

GUSTAVE. — Qu'ai-je donc fait?

RADOSTE. — Comment, tu me le demandes encore? Aie donc pitié, et dis-moi si tu as voulu m'assassiner, si tu as été mordu par une tarantule, lorsque, ne faisant aucune attention à tout ce que je t'indiquais et par voix et par gestes, tu courais, tu sautais, tu cassais tout, tu te démenais comme un enragé! Il a fallu que jusqu'à cette pauvre petite chienne...

GUSTAVE. — Mais quel grand mal! J'avais voulu montrer un tour.

RADOSTE. — Oui, un tour d'adresse! Tu es vraiment passé maître sous ce rapport. Quand on pousse la gaité jusqu'à la folie, d'abord on fait rire à ses dépens, mais si on ne discontinue pas, on finit par prendre un très mauvais chemin et par offenser même ceux qu'on a la prétention d'amuser.

GUSTAVE. — C'est vrai, cher oncle, c'est vrai; quel bonheur que tu sois toujours à mes côtés et que tes conseils empêchent les sottises qu'autrement je serais capable de commettre!

RADOSTE (*levant les yeux au ciel*). — Qu'il serait capable de commettre!

GUSTAVE (*serrant Radoste dans ses bras*). — Je te remercie mille fois encore, mon cher oncle, et de tes avis et de tes services; je ne ferai plus que ce que tu m'ordonneras.

RADOSTE. — Alors donc, ces discours...

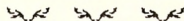
GUSTAVE. — Eh! par tous les diantres, ces conversations campagnardes me sont devenues tout à fait insupportables.

RADOSTE. — Mais te voilà déjà de nouveau méchant!

(*A suivre.*)



NOTRE ACTION



DÉMARCHE DU GROUPE PARLEMENTAIRE DES « AMIS DE LA POLOGNE » AUPRÈS DU PRÉSIDENT DU CONSEIL

Le Groupe parlementaire des « Amis de la Pologne » a chargé MM. Louis MARIN, SAGET et REGAUD de voir le Président du Conseil et de lui demander quelles réparations le gouvernement français entend exiger de l'Allemagne pour l'assassinat du commandant Montalègre.

Au cours de l'entrevue que ces députés ont eue le 9 juillet avec M. Briand, celui-ci a déclaré qu'il espérait recevoir sous peu le rapport de la commission interalliée comportant une solution unique en vue du partage équitable de cette province.

La solution proposée serait conforme aux vues que M. Briand a exposées à la tribune de la Chambre.

D'ailleurs, le président du Conseil a ajouté qu'il ferait sur cette question une déclaration publique, au moment du vote des crédits.

En ce qui concerne l'assassinat du commandant Montalègre, M. Briand craint que les circonstances dans lesquelles il eut lieu rendent difficile la découverte de son auteur.

COMITÉ DU HAUT-RHIN

Un nouveau Comité régional des « Amis de la Pologne » vient de se constituer à Mulhouse, grâce à l'initiative de M. Louis ROTH, avocat. Il a pris le titre de *Comité du Haut-Rhin*.

Nous sommes doublement heureux de cette création, qui va ressusciter la tradition de la fraternité franco-polonaise dans l'Alsace reconquise. De tous les Français, ce sont assurément les Alsaciens qui peuvent le mieux comprendre les Polonais, ayant, comme eux, souffert sous le joug allemand et lutté contre la germanisation.

L'*Express de Mulhouse* a publié dans son numéro du 15 juillet un appel du Comité, d'où nous extrayons ces lignes :

« ... S'il est vrai que les Polonais sont nos meilleurs amis, beaucoup de Français, et particulièrement les Alsaciens, impressionnés encore par les campagnes polonophobes des Allemands, ne connaissent point les Polonais ou les méconnaissent. Dans le but de remédier à ce manque de connaissance des uns et à l'état d'esprit des autres, les amis de la Pologne, ceux qui connaissent non seulement leurs défauts, mais aussi leurs nobles vertus, se rallieront autour du Comité régional du Haut-Rhin des « Amis de la Pologne » qui vient de se fonder à Mulhouse.

« Aimer la Pologne, c'est avoir l'esprit français.
« S'intéresser à la Pologne, c'est travailler pour la France. »

Nous souhaitons une vie prospère au Comité du Haut-Rhin, et nous adressons à son fondateur, M. Louis ROTH, nos félicitations les plus sincères.

NOTRE PÉTITION POUR LE RESPECT DES DROITS POLONAIS EN HAUTE-SILÉSIE

Bien que notre pétition soit close depuis quelque temps déjà, les listes de signatures individuelles continuent à nous arriver : de Landerneau et de La Mothe-Saint-Héraye, de Constantine et de l'Armée du Levant, de Tripoli de Barbarie et de Guayama, en Amérique, etc., etc. Nous y avons relevé les signatures de l'amiral BEAUSSANT, celle de M. GRAND, ancien ministre, celle de M. Gabriel FOCH, frère du maréchal; de M. FARJON, sénateur du Pas-de-Calais; du député GRUBA, du général WIRBEL, de Mlle Isabelle SANDY, etc.

Ont adhéré collectivement : la MUNICIPALITÉ DE BOULOGNE-SUR-MER, le COLLÈGE NOTRE-DAME à Dax ; les SYNDICATS RÉFORMISTES au nom de leurs 40.000 adhérents ; le GROUPE DES PLÉBISCITAIRES DE LA SEINE, le LYCÉE JEANNE-D'ARC à Nancy.

Les journaux polonais ont donné d'abondants compte-rendus de la pétition. Le *Journal de Pologne*, sous la signature de ROBERT VAUCHER, lui a consacré plusieurs articles, et sous l'inspiration du comte STANISLAS DU MORTIER, a invité les Français de Pologne à remplir les listes.

Notre succès n'aurait pas été complet s'il avait laissé les Allemands indifférents : mais nous avons reçu du lointain Honduras (Tecuigalpa) une lettre tapée à la machine, en allemand, toute de basses injures à l'adresse de la France, de la Pologne, du Maréchal Foch et de notre Société, et... anonyme, bien entendu !

Disons-le bien : les beaux résultats de cette pétition, qui nous ont permis de rassurer nos amis polonais sur les sentiments de la France, et d'affirmer la volonté de justice de notre patrie,

— ce mouvement d'opinion qui a groupé les partis les plus divers : socialistes, radicaux-socialistes, républicains, royalistes, bonapartistes, qui a réuni l'enseignement officiel et l'enseignement libre, qui a associé ouvriers et patrons, paysans et grands propriétaires, — cette protestation de la conscience française lancée à la fois par la métropole et par les plus lointaines colonies, — cette imposante manifestation a été déclenchée non par de puissants moyens matériels, comme ont affecté de le croire certains extrémistes de gauche, mais pas un ressort moral encore plus agissant : le dévouement de nos amis.

Nous nous sentons obligés de passer outre à leur modestie, et de citer en exemple les noms de ceux qui, pendant six semaines, pleins de foi et d'ardeur, se sont prodigués en démarches et en démonstrations, ont fait comprendre aux Français ignorants ou insoucians, la gravité de la question silésienne.

Au tableau d'honneur, nous inscrivons : Mlle Hélène KRZYŻANOWSKA, de Rennes ; M. Pierre CHARTIER et Mme CHARTIER ; MM. KOZŁOWSKI et CUGUILLÈRE, de Toulouse ; M. Emile LANGLADE, secrétaire général de l'Association des Critiques littéraires ; M. Robert RÉGNIER, chef du secrétariat de l'Institut ; M. Henri de MONTFORT ; M. VAUDECRANE, directeur de l'*Exportateur Français* ; M. GRIGNON et Mme TALAZAC, de Beauvais ; M. Louis RIPAULT ; M. Roger de BURES D'HOURY ; M. LAUVRIÈRE ; Mlle WYSZŁAWSKA et M. Le TELLIER, de Soissons ; Mme BARRETT-SPALIKOWSKA, de Lyon ; Mlle Lucile VEYRE ; le Dr JABLONSKI, de Poitiers ; M. CHAMBRAY, rhétoricien ; Mme LASSALAS, de Laval, et le Supérieur de l'Immaculée-Conception de la même ville ; M. Arsène ZELLIER, de Belfort ; le comte JOUBERT, d'Angers ; M. ARMARUSTER, président de l'Union Amicale des Alsaciens et des Lorrains ; M. Robert CHARRÉ-TOMASZEWICZ ; le Maître CHARLES-RÉNÉ ; MM. André DURAND et Léon ROSENTHAL ; Mlles Jeanne LEMONIER, Béchu, SREICHER, Suzanne STROWSKA ; MM. ARNOULT, BATAILLE, VALLET, BLÉTEAU ; Mmes GÉRARD-WILLEM et de MARGUERIE.

Nous n'avons pas voulu, pour cette œuvre française, demander l'aide des Polonais. Toutefois, le concours le plus précieux nous a été spontanément apporté par MM. SEKUTOWICZ, ZIEMBIŃSKI, le comte TARNOWSKI, le Dr BUGIEL, Mme HÉAN-DYBOVSKA et Mlle Anna DYBOVSKA, Mme DANYSZ.

La signataire de ces lignes se permet de demander aux Polonais une pensée sympathique pour elle-même, car elle a fait en l'occurrence tout ce qu'elle a pu.

ROSA BAILLY.

DEVOIR DE VACANCES

Chers lecteurs, vous êtes-vous jamais demandé ce que coûtait au Comité central ce Bulletin qui vous revient à 5 francs par an ?

Un jour où vous ne saurez que faire, résolvez ce petit problème. Tenez compte de la cherté du papier dont les grands journaux ne cessent de vous entretenir ; de l'élévation du prix de la main-d'œuvre ; de l'augmentation du tarif des postes. Considérez que le Bulletin est bi-mensuel, que chaque numéro a 16 pages, qu'il est illustré de jolis clichés.

Si vous arrivez à cette conclusion que les « Amis de la Pologne » vous font un cadeau, un cadeau qui vaut trois ou quatre fois le montant de votre abonnement, eh bien ! vous aurez trouvé la juste solution.

Mais alors, comme vous êtes plein de conscience et d'honnêteté, c'est un second problème qui se posera à vous, moins à votre esprit qu'à votre cœur, à vrai dire. « Comment, j'accepte que la Société des « Amis de la Pologne » emploie ses ressources à me faire des dons, à moi, Français ? »

Cher lecteur, n'ayez pas de remords. La Pologne est encore, pour la plupart de nos compatriotes, une *terra incognita*, et le plus urgent, c'est de la faire connaître. Nous nous sommes donc décidés à tous les sacrifices pour lancer une publication à portée des plus modestes bourses.

Mais pour que nous atteignions notre but, pour que nos sacrifices ne soient pas faits en vain, il faut que notre revue se

répande, amenant un peu de Pologne chez le plus possible de Français.

Trouvez-lui donc de nouveaux abonnés, et le deuxième problème sera résolu.

Trouvez-lui des abonnés : voilà votre *devoir de vacances*.

AVIS A NOS LECTEURS

Plusieurs personnes se sont déjà adressées à nous pour avoir des bonnes polonaises.

Grâce à l'obligeance du consul de France à Poznan, nous sommes entrés en relations avec la maison du Sacré-Cœur à Poznan, qui veut bien s'occuper de recruter des jeunes filles honnêtes et travailleuses pour se placer en France.

Les « Amis de la Pologne » sont tout disposés à ajouter une sorte de bureau de placement à leurs services déjà nombreux, dans l'espoir d'être utiles à leurs adhérents et aux jeunes Polonaises. Prière d'adresser toute correspondance à la secrétaire générale, Mme Bailly, 7, rue de Poitiers, Paris (VII^e).



EN POLOGNE

LE 14 JUILLET A CRACOVIE

On nous mande de Cracovie :

Notre ville a fêté avec enthousiasme la *fête nationale française*. Les maisons étaient décorées. La veille, un orchestre parcourut les principales rues de la ville, il s'arrêta devant le Grand-Hôtel, où réside le général chef de la mission militaire française et joua la *Marseillaise*.

Le matin du 14 juillet, sur la grande place, il fut dit une messe militaire, à laquelle assistaient les autorités civiles et militaires, et après la cérémonie, l'aumônier militaire fit un sermon en appuyant sur l'importance de cette fête. S'adressant à la délégation *silésienne*, il expliqua la coïncidence de la prise de la Bastille avec la position actuelle de leur pays. Un des Silésiens répondit en disant que la France, en ce jour glorieux, sait le mieux ce que veut dire la liberté, et qu'il espère que la France continuera à donner son appui aux Silésiens, afin qu'ils ne meurent pas sous le joug prussien. Des cris de : *Vive la France !* retentirent, et le général FRONOY, chef de la mission française, s'adressa aux Silésiens dans les termes suivants : « La France célèbre aujourd'hui cet anniversaire, car c'est le jour de la liberté conquise ; il est, par cela même, la fête de l'univers. De ce jour a commencé l'ère des luttes pour la

liberté dans lesquelles Français et Polonais ont toujours combattu ensemble. La France pense à vous et ayez l'espoir que bientôt vous serez réunis à votre patrie. Vive la Haute-Silésie! » La cérémonie s'acheva par une parade militaire.

A midi, les membres de l'Association des *Amis de la France*, réunis dans l'aula de l'Université tinrent une séance solennelle à laquelle assistaient de nouveau toutes les autorités et pour ainsi dire toute la ville. Le président, M. MORAWSKI, dans une allocution vibrante, montra que la France, par ses actes glorieux, a prouvé au monde sa vitalité pendant la guerre. Une fois la cause gagnée, la Pologne profitera des enseignements de la science française qui pourra librement se répandre parmi nous.

Le chœur de la Société musicale l'*Echo* chanta deux strophes de la *Marseillaise*, que tout le monde écouta debout.

Le secrétaire-trésorier, M. STRYIENSKI, après un court rapport sur la situation de l'Association, qui, tous les jours, voit le nombre de ses membres augmenter, proposa d'adresser le télégramme suivant au Président de la République, M. Millerand : « Les *Amis de la France*, réunis en séance solennelle, le 14 juillet, envoient leurs vœux sincères pour la prospérité de la France. » Ce qui fut adopté par acclamations, aux cris de : Vive la France !

M. FOLKIEWSKI, professeur à l'Université, fit une conférence sur *l'héroïsme français pendant les âges*. Etablissant un parallèle entre Roland et Poniatowski, il montra que tous deux ont combattu pour la même idée, la liberté de leur patrie, pour laquelle tous deux ont péri.

Un déjeuner de cent couverts, donné par les officiers de la mission française, auquel assistaient les évêques, le recteur de l'Université, les autorités civiles, les membres du bureau de l'Association des *Amis de la France*, un grand nombre d'officiers polonais, donna l'occasion d'un échange de toasts

entre le général SZEPTYCKI, commandant d'armée, et le général FRONÓY, qui, tous deux, démontrèrent la nécessité de l'alliance franco-polonaise. Le général Szeptycki répéta le fameux mot de Bismarck : « Pour nous, Prussiens, l'écrasement de la Pologne est une question de vie ou de mort. » Plusieurs discours furent encore prononcés, et l'on se sépara avec l'espoir que l'année à venir fortifiera encore les liens qui unissent la Pologne et la France.

T. S.

LE "JOURNAL DE POLOGNE"

Quotidien du soir paraissant en français
à VARSOVIE, 54, Nowy Swiat

Directeur : Frédéric DELAGNEAU - Rédacteur en Chef : Robert VAUCHER

Le "JOURNAL DE POLOGNE" est le seul quotidien servant de trait d'union entre la France et la Pologne. Il est le mieux renseigné sur toutes les questions politiques, littéraires, économiques et financières concernant la Pologne et l'Est européen. Il donne des chroniques régulières sur l'action des "*Amis de la Pologne*".

Le "JOURNAL DE POLOGNE" vient d'instituer des services économiques donnant des renseignements gratuits sur toutes les questions d'importation et d'exportation, intéressant la France et la Pologne, sur les Bourses de Pologne et valeurs polonaises cotées aux Bourses de Paris et de Lille.

S'adresser aux Services Parisiens
9, rue Richempane, PARIS (8^e)

Abonnement : Un an, 70 fr. ; Six mois, 36 fr.

LA POLOGNE

POLITIQUE, ÉCONOMIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

7, RUE DE POITIERS, PARIS (7^e)

TÉLÉPHONE : FLEURUS 23-71

LA POLOGNE publiée par l'Association France-Pologne est la Revue indispensable à toutes les personnes qui s'intéressent à la vie polonaise.

Ses informations concernent toutes les questions politiques, économiques, financières, scientifiques et artistiques.

Elle est devenue l'organe de la *Chambre de Commerce Franco-Polonaise*, qui réunit les principaux industriels, commerçants, financiers des deux nations ; de grands groupements tels que la *Société Frédéric Chopin*, etc. Elle est envoyée gratuitement aux membres de l'Association France-Pologne et de la *Chambre de Commerce Franco-Polonaise*.

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois. Le numéro : 1 fr. 25. Abonnement : France et Étranger. UN AN, 20 fr.

LES AMIS DE LA POLOGNE

7, Rue de Poitiers, PARIS (7^e) — Téléphone : Fleurus 23-71

Sous la Présidence d'honneur de M. le Ministre de l'Instruction Publique.

Président : LOUIS MARIN, Député; *Secrétaire Générale* : ROSA BAILLY; *Trésorier Général* : HENRI DE MONTFORT.
Membres du Conseil d'administration : M^{lles} MESPOULET, L. VEYRE; MM. CHABRIÉ-TOMASZEWICZ; KERVAREC, agrégé d'histoire; CHARLES MARIE, chargé de cours à la Sorbonne; A. MERLOT, Directeur de la Pologne; TIRMAN, Conseiller d'Etat, etc.

Sous le patronage de :

M. le Maréchal JOFFRE, Mgr BAUDRILLART, MM. BARTHOU, BERGSON, BIGOURDAN, PAUL BOURGET, JULES CAMBON, DENYS COCHIN, ALFRED CROISSET, MAURICE CROISSET, RENÉ DOUMIC, P. DE LA GORCE, LACOUR-GAYET, JEAN RICHEPIN, CHARLES RICHEL, membres de l'Institut; ABEL LEFRANG; GEORGES RENARD, professeurs au Collège de France; AULARD, ANDRÉ LALANDE, MATRUCHOT, STROWSKI, professeurs à la Sorbonne; BERTHELEMY, professeur à la Faculté de Droit; BONNARIC, Directeur de l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud; A. FONTAINE, Inspecteur général; LATREILLE, de l'Université de Lyon; GEORGES WEILL, de la Faculté des lettres de Caen; BERNUS; GEORGES BIENAIMÉ; BOURDELLE, sculpteur; FERDINAND BUISSON; PAUL CAZIN; CHARLES-RENÉ, Vice-Président du Salon des Musiciens français; Mlle DICK MAY, Directrice de l'Ecole des Hautes Etudes Sociales; HERRIOT, Maire de Lyon; JANVIER, Maire de Rennes; ANDRÉ LICHTENBERGER; Généraux MALLETERRE; DE MAUD'HUY, DU MORIEZ, PAU, WEYGAND; MÉNABRÉA, Secrétaire Général de France-Pologne; D^r NICAISE; D^r JULIEN NOIR; ROBERT RÉGNIER, Chef du Secrétariat de l'Institut de France; LOUIS RIPAUT; LÉON ROBELIN; J.-H. ROSNY, aîné; Mme YVONNE SARCEY; MARC SANGNIER; GABRIEL SARRAZIN; E. SCHURÉ, etc.

NOTRE BUT, c'est de faire connaître la Pologne en France, de mettre en rapport les deux nations, de raviver l'ancienne amitié franco-polonaise; et cela, dans l'intérêt même de notre patrie.

NOS COMITÉS REGIONAUX étendent en province l'action des organismes franco-polonais.

Chaque Comité a sa vie propre, et dispose des fonds qu'il recueille.

Le Comité Central, qui siège à Paris, leur envoie des conférenciers, les aide à organiser des fêtes, leur fournit des articles et des renseignements pour la presse locale, des ouvrages pour leurs bibliothèques, des brochures, tracts, images, cartes postales et géographiques pour leur propagande, leur procure des facilités pour leurs relations économiques, universitaires, touristiques, etc., avec la Pologne.

De tels Comités sont déjà créés, ou en voie de formation à :

| | | | | |
|------------------|-----------------|-------------------|-----------------|---------------|
| <i>Lyon</i> | <i>Rennes</i> | <i>Beauvais</i> | <i>Le Havre</i> | <i>Nantes</i> |
| <i>Marseille</i> | <i>Caen</i> | <i>Versailles</i> | <i>Chambéry</i> | <i>Laval</i> |
| <i>Soissons</i> | <i>Clermont</i> | <i>Draguignan</i> | <i>Bayonne</i> | <i>Rouen</i> |

Le GROUPE PARLEMENTAIRE des « Amis de la Pologne » réunit 93 députés.

Il existe des GROUPES SCOLAIRES aux Lycées Carnot, Victor-Hugo, Fénélon, Louis-le-Grand, aux Collèges Chaptal, d'Autun, etc.

LES MEMBRES ont droit aux publications éditées par les « Amis de la Pologne ». Ils ont accès aux fêtes, aux conférences, et aux bibliothèques des Comités. Ils s'engagent à faire connaître la Pologne autour d'eux, et ils payent une cotisation annuelle fixée à 5 francs pour les membres adhérents, 20 francs pour les membres titulaires et 1 franc pour les écoliers.

L'abonnement au Bulletin est de 5 francs par an. Prière d'adresser les mandats à Mlle Lemonier, administrateur.



Si notre œuvre vous intéresse ;

Si vous voulez nous aider à faire connaître et à faire aimer la Pologne :

ABONNEZ-VOUS ! FAITES ABONNER VOS AMIS !

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je désire m'abonner pour un an au Bulletin bi-mensuel des « Amis de la Pologne ».

Ci-joint la somme de cinq francs (en billets, mandats ou timbres). L'adresser à Mlle Lemonier, administrateur, 7, rue de Poitiers, Paris (7^e).

Nom

Le 19

Profession

Signature :

Adresse